Les occitans du Noble Val

Par André Vignoles

Le terroir de SAINT-ANTONIN a suscité et nourri bien des vocations artistiques et littéraires. Je me bornerai à parler ici des écrivains qui ont honoré notre terre en lenga nòstra de manière constante ou accidentelle. Voici donc par ordre chronologique le portrait des plus célèbres d'entre eux.

Ramon Jordan : Vicomte de Saint-Antonin, Ramon Jordan est né vers 1150 et mort vers 1206. Il est surtout connu pour l'amour qu'il porte à la vicomtesse Adélaïde de Penne. Les poèmes en occitan qu'elle lui a inspirés témoignent de sa sensibilité et de la délicatesse de ses sentiments. On peut imaginer le vicomte écrivant dans sa belle demeure romane (édifiée au début du siècle par sa famille) pour la dame du fier château de Penne. Quoi de plus propice à l'épanouissement de sa verve lyrique ? Rien d'étonnant à ce qu'il ait trouvé les accents sensibles et poignants propres à émouvoir.Bien sûr sa prose ne porte pas la marque évidente de l'influence du terrador mais il est possible d'imaginer que la beauté et la majesté des lieux n'aient pas été pour rien dans l'expression de son art. Au total seulement 11 poèmes sont parvenus jusqu'à nous.En voici quelques extraits :

LO CLAR TEMPS VEI BRUNEZIR

...Ailas qual destreita me fai
De leis vezer tora e mur
Mas en aisso m'asegur
Per un messatgier qu'eu n'ai
Mon cor que soven lai vai
Enconorta.m enaissi...

Hélas quelle douleur pour moi
De voir ces tours et ce rempart
Mais je me rassure
Grâce à un messager que j'ai
Mon cœur qui souvent va là-bas
Et me réconforte si bien...

AISSI COM CEL DE PODER DE SENHOR

...Be'm sai gardar de blasm' e de clamor	*J'évite d'encourir vos blâmes*
Domn'endreit vos a cui me sui donatz	*Madame vous à qui je me suis donné*
Mas ges no'm gard de gen sofrir en patz	*Mais rien ne m'empêche de souffrir en secret*
Ni d'enansar totz temps vostra lauzor	*Ni de chanter sans cesse vos louanges...*

La langue occitane maniée à la perfection traduit avec un grand art l'amour, l'éloignement et la souffrance muette et pathétique de Ramon Jordan.

Guilhem de Tudèla

Un peu plus tard apparaît à Saint-Antonin Guilhem de Tudèla, auteur de la première partie de ce qu'il est convenu d'appeler «Chanson de la croisade», protégé du comte Baudouin de Toulouse qui, après la prise de la ville en 1212 par les armées croisées,le fit chanoine de Saint-Antonin comme il le dit lui-même dans la chanson. Moine originaire de Navarre,c'est donc un saint-antoninois d'occasion et poète peu inspiré. Je ne pense pas qu'il ait pu être influencé dans sa création par le terroir où il vivait, au contraire. Le seul mérite de son écrit est de nous livrer le récit,dans notre langue (qu'il ne semble pas bien maîtriser)de la prise de la ville. Et il faut bien dire que notre auteur ne se montre guère tendre envers nos compatriotes du temps passé ; il est même quelque peu dédaigneux, notamment quand il tourne en dérision la tentative malheureuse de résistance de la ville aux armées croisées.

...E a Sent Antoni s'albergeron trastuit	*Puis au cours de la nuit ils logèrent à Saint-Antonin*
E no cug que aguessatz a lezer un ou coit	*Car, à peine dans le temps de faire cuire un œuf*
Que ilh l'agon conquis meisma sela noit ;	*Ils attaquèrent et entrèrent dans la ville*
De mortz e de negatz n'i ac be vint e oit	*Vingt- huit bourgeois de la cité*
Del borzes de la vila,e detz que s'en so fuit ;	*Furent tués ou noyés, dix s'enfuirent ;*
Al mostier s'en anero femnas e omes tuit,	*Hommes femmes et enfants coururent vers le moustier*
Mas tot los raube om e si remazo nut ;	*Cependant on les dépouilla de tout et ainsi ils restèrent nus ;*
E ls clercs foron raubatz,e lor fan gran enut	*Les clercs furent volés et fort maltraités*
Li ribaut e les garson...	*Par les ribauds et les valets d'armes...*

Guilhem de Tudela poursuit le récit de cette sanglante épopée jusqu'à la veille de la bataille de Muret, puis au vers 2772 il interrompt brusquement sa narration. On ne sait pas ce qu'il advint de lui.Le poème est alors repris par un second auteur anonyme partisan de la cause méridionale qui avec 6810 vers supplémentaires et surtout une bien meilleure valeur poétique nous amène au siège de Toulouse en 1218 mais qui, malheureusement, ne fait plus jamais mention de Saint-Antonin.

Ramon de Cornet

Ramon de Cornet, né à Saint-Antonin vers l'an 1300. Prêtre,il devint ensuite frère mineur c'est-à-dire moine de l'ordre de Saint François et finit dans l'ordre de Cîteaux. Il fréquentait le Gai Consistoire qui ne couronna qu'une de ses pièces car, bien que prêtre,il voulait conserver le droit de chanter les dames et de les courtiser car il les aimait et aimait aussi la bonne chère et le bon vin. C'était un esprit assez libre si bien que pour avoir embrassé avec trop d'ardeur les doctrines de frère Pierre Jean Olive il faillit même être brûlé vif à Avignon. Il composa de très nombreux poèmes :

Des ***letras*** qui ont pour caractère commun d'être dirigées contre les hommes d'église.Ainsi on peut lire dans «***Ledig frayres R. fe aquesta versa***» :

Lo papa vey falhir,	*Je vois le pape faillir*
Car vol ric enriquir	*Car il veut enrichir les riches*
Els praubes no vol veyre ;	*Et ne veut pas voir les pauvres*
L'aver vol reculhir	*Il veut recueillir des biens*
E fay s'en gen servir ; ...	*Et sait bien s'en servir...*

Des cançons qui sont toutes des chansons d'amour :

...Dona,vos etz certanament le rams	*...Madame vous êtes certainement le rameau*
Que met sas flors e sas fuelhas essems	*Qui met ses fleurs et ses feuilles ensemble*
Contra l'ivern e sus aut pel somsims,	*Jusqu'à sa cîme, contre l'hiver*
Per mielhs gardar que madure sos poms,	*Pour mieux le protéger et que mûrissent ses fruits,*
Si que del foc don no pot ishir fums	*De même que du feu, dame, ne peut sortir la fumée*
Art lo mieus cors,d'amor qu'en vos ha meza...	*Brûle mon cœur, de l'amour qu'il a mis en vous...*

Des vers qui ont un caractère moral ou didactique :

Be tenc per fol sel que ditz ses razo	*Je tiens pour fou celui qui dit sans raison*
Tot son secret e tot son cor desplega	*Tous ses secrets et dévoile tout son cœur*
Lay on se vol ,ez en apres soplega :	*Là où il veut, il en est ensuite esclave :*
«Nom deceletz,cumpanhs,per vostre pro»	*"Amis ne dévoilez rien à votre profit"*

Il a écrit en outre des sirventès et des tençons dont 11 nous sont parvenus.

Ce poète a joui d'une certaine réputation parmi ses contemporains et trouvé un accueil flatteur auprès des seigneurs occitans et aragonais (il fut ainsi en relation avec Pèire d'Aragon auprès de qui il séjourna quelque temps) ainsi que dans le monde littéraire de l'époque. Il s'agit d'un écrivain de grande qualité trop souvent ignoré par les littératures.

Nous allons maintenant faire un grand saut dans le temps et passer directement au 19ème siècle. Non parce que les saint-antoninois n'ont plus écrit pendant 500 ans mais tout simplement parce qu'aucune œuvre littéraire de cette période n'est parvenue jusqu'à nous.Car on sait toujours écrire en occitan à Saint-Antonin, peuvent en témoigner les comptes consulaires et les déclarations cadastrales rédigés aux 15ème, 16ème siècles sans parler des actes notariés.

Adrien Pagès

Le 15 février 1839 naît à Saint-Antonin, Adrien Pagès cinquième enfant d'une famille de marchands de porcs. Entré dans l'enseignement privé comme instituteur, les exigences de son métier l'entrainent loin de son pays d'origine, d'abord dans les Ardennes puis à Paris (à l'Ecole Estienne) où il mourra en 1908 sans avoir pu, comme il le souhaitait, finir ses jours à Saint-Antonin près des siens. Il publie en français de nombreuses pièces, comédies et poësies. Entré dans le mouvement félibréen, il publie en occitan deux recueils de poèmes, «Còps de flaütas e còps d'estiflòls» et «Pebre e sal». C'est à ce titre surtout qu'il acquiert un certain renom et qu'il nous intéresse ici. Sa poësie porte la marque de ses convictions républicaines et de son anticléricalisme. Mais ce qui nous touche le plus dans ses poèmes c'est la tristesse qu'engendre son exil forcé à Paris qu'il déteste.

N'i a que n'áun suls pòts que París
Vilassa al cèl umide e gris
Als pavats d'argosins claufits
A la Sena bòrnia e mosida
Per ieu,qu'al cap dels pelses n'ai
Tanlèu que fugir ne porrai
Prèp d'Avairon carrejarai
Los darnièrs espers de ma vida.

Il y en a qui n'ont sur les lèvres que Paris
Grande ville au ciel humide et gris
Aux pavés fourmillant d'argousins
A la Seine borgne et moisie
Pour moi qui en ai par-dessus la tête
Dès que je pourrai le fuir
Près de l'Aveyron je transporterai
Les derniers espoirs de ma vie.

C'est aussi la mélancolie qu'engendre l'éloignement du pays et de ceux qu'il y a laissés.

Qual me randrà los verds felhatges
Lo solelh d'òr,l'aire vital,
Los ròcs ponchuts, los gais ribatges
E lo bonur del niuc natal !
Ò qual me randrà los qu'aimavi
Mai que tot çò qu'òm pòt aimar ;
.....
Nos veirem pas plus. Jos la tèrra
Vos sètz de lassièra endormits
E çò que mai me desespèra
Es qu'aquò's lènh plan lènh d'aicís.

Qui me rendra les verts feuillages
Le soleil d'or, l'air vital,
Les rocs aigus, les gais rivages
Et le bonheur du nid natal !
O ! qui me rendra ceux que j'aimais
Plus que tout ce qu'on peut aimer ;
.....
Nous ne nous verrons plus. Sous la terre
Vous vous êtes endormis de fatigue
Et ce qui me désespère le plus
C'est que c'est loin, très loin d'ici.

Adrien Pagès est un poète qui a fait honneur à notre ville et qui mérite mieux que l'indifférence dans laquelle on l'a tenu trop longtemps. D'ailleurs Antonin Perbosc a pu dire de lui « Adrien Pagès est un patoisant qui n'est pas sans talent et qui connaît admirablement sa langue ».

Antonin Perbosc

Si Perbosc, né à Labarthe-enQuercy en 1861 et mort à Montauban en 1944, ne peut pas être considéré comme un écrivain saint-antoninois au sens strict du terme, nous nous devons cependant de le mentionner ici car, étant instituteur à Laguépie, il a fréquenté notre

ville et correspondu avec son ami Paul Bayrou lui-même instituteur à Saint-Antonin,et a notamment écrit un poème, inédit à ce jour, destiné à Henri Andrieu menuisier place des Capucins à l'occasion du baptême de son petit-fils et filleul Pierre Bayrou.

A-n-Enric Andrieu
Per son Filhòl

Bon companhon,mèstre Andrieu,
Qu'aimatz pas l'aiga de riu,
Mès lo roge chuc de trelha,
Qu'enlusís l'uèlh e l'aurelha,
Quand Enric quatre nasquèt
Vos brembatz çò que fasquèt
Son paire rude beveire ?
De vin blos prenguent un veire
Al drollet, dins son estrop,
Ne fasquèt engolar'n glop.
Se soi fals que la set m'ascle !
Se jamai bateji un mascle,
Amb campana sans batalh,
Lo voli batejar 'tal.
Mèstre Enricon,vòstres cances
Malgrat lo marrit cusson,
Fan vinòt de rasims sanses
Que val mai que l' Jurançon :
Dins Libre-Val la Polida,
Per saludar l'espelida
De vòstre mannat filhòl,
Untatz-i lo gargalhòl
-per que siásque pas reguèrgue
E que l'franc vin de Roergue
Lo fasque brave, arderós,
Fièr, ardit e valerós.

A Henri Andrieu
Pour son filleul

Bon compagnon, maître Andrieu,
Qui n'aimez pas l'eau du ruisseau
Mais le rouge jus de la treille,
Qui fait luire l'œil et l'oreille,
Quand Henri Quatre naquit,
Vous rappelez-vous ce que fit
Son père, rude buveur ?
De vin pur prenant un verre,
A l'enfançon, dans son maillot,
Il en fit avaler une goutte.
Si je suis faux, que la soif me fende !
Si jamais je baptise un mâle,
Avec une cloche sans battant,
Je veux le baptiser ainsi.
Maître Henriot,vos rayons de vigne,
Malgré le maudit puceron,
Font un petit vin de raisins sains
Qui vaut mieux que le Jurançon :
Dans Libre-Val la jolie,
Pour saluer la venue
De votre mignon filleul,
Arrosez-lui en le gosier,
-pour qu'il ne soit point rechigné
Et que le vin franc de Rouergue
Le rende bon, ardent,
Fier, hardi et valeureux.

11 de setembre 1892 A.Perbosc

(Photocopie du manuscrit en annexe)

La correspondance avec Paul Bayrou traite de tous les sujets d'actualité. Il y est donc souvent question d'auteurs contemporains. Nous relevons par exemple dans ses lettres de septembre 1889 et du 6 juin 1894 ces avis sur Emile Pouvillon et Léon Cladel :

1889

Je vais relire le Bouscassié. C'est avec cette impression que je veux partir pour Paris, où je compte voir Cladel.

J'ai lu l'Innocent de Pouvillon. Un beau livre aussi. Montauban peut être fier de ces deux superbes écrivains qui, dans quelques temps, sûrement, seront en pleine gloire. Ils ont déjà l'admiration de tous les lettrés ; mais, tu seras, certes, de mon avis, il serait bon que le grand public de Zola et de son école vînt à ces deux maîtres sincères.

1894

«Je n'ai pas lu la Bernadette de Pouvillon. Ce livre n'a pas été bien accueilli, si j'en juge par les analyses que j'ai lues dans mes journaux. Au surplus, s'il avait été écrit quelque chose de flatteur, je suppose que la Tribune l'aurait reproduit. Oui, Pouvillon sera de l'Académie, et il en est digne ; il vaudrait mieux peut-être pour nous qu'il n'en fût pas.»

Notons enfin, pour souligner les liens de Perbosc avec notre région, qu'il a recueilli et publié en 1924 «Les contes de la vallée de la Bonnette».

Paul Bayrou

La correspondance de Perbosc m'ayant amené à parler de Paul Bayrou, il me semble qu'il est bon de préciser qu'il s'agit du père de Pierre Bayrou ; qui fut directeur de l'École Publique de Saint-Antonin et qui a écrit les paroles en occitan de la Sent-Antoninesa l'hymne de notre cité que l'on chante encore aujourd'hui.

Cantam Sent-Antonin vesiada e nòbla vila	*Chantons Saint-Antonin heureuse et noble ville*
Dont l'antique renom es pertot espandit	*Dont l'antique renom est partout répandu*
País als ròcs ardits à la tèrra fertila	*Pays aux rocs hardis à la terre fertile*
Al valon tan famús ont pareis espelit…	*Au vallon si renommé où elle semble éclose…*
Se ponjats pe besonh nos escartam Ò maire	*Si, poussés par la nécessité, nous nous éloignons Ô mère*
Jamai de nostre cor non part ton sovenir…	*Jamais de notre cœur ne part ton souvenir…*

Antoine Bourdelle

Né le 30 octobre 1861 à Montauban. Mort le 1er octobre 1929 au Vésinet. Il a le même âge que Perbosc. Il n'est ni saint-antoninois ni véritablement connu comme écrivain et pourtant… Il vient passer des vacances en 1911 à Saint-Antonin où, sur recommandation de Pouvillon, il loue une maison à Santou. C'est là qu'il fait la connaissance des sœurs Vialars qui le suivront à Paris et notamment d'Amélia qui deviendra son modèle. Par parenthèse et pour la petite histoire, nous apprenons de la bouche d'Amélia Vialars, qu'il se procurait sa terre à modeler au Cusoul des Blondes. Nul doute qu'il puisa une partie de son inspiration dans notre terroir.Voici d'ailleurs ce qu'il écrit à son ami Perbosc : *«Mon cher poète, que je le veuille ou non, si j'écris et si je parle un français hasardeux d'autodidacte, je sculpte en langue d'oc. Il n'y a pas d'hésitation possible. Il faut tout faire pour retrouver tous les mots d'oc plein, tout le reste est fleurs de papier qui n'ont aucun parfum de terre».*

Ainsi, bien qu'il ne soit pas natif de Saint-Antonin et qu'il n'ait pas écrit en occitan, il a, me semble-t-il, sa juste place dans cette galerie de portraits.

Pierre Bayrou

Je terminerai cette galerie de portraits par Pierre Bayrou que j'ai bien connu et dont chacun sait qu'il a écrit trois remarquables livres : «Solitudes d'Anglars», «Mes bergeries» et «Une année». On connaît sans doute moins bien le Pierre Bayrou «de tous les jours» et certains aspects de sa personnalité. J'ai eu la chance d'être son ami et ai échangé avec lui une correspondance souvent en occitan. C'est ainsi que je lui avais envoyé quelques spécimens d'insectes africains qu'il avait déterminés, «mis en boîte» et placés au musée municipal (ils y sont encore, je crois).

C'était un homme agréable qui ne dédaignait pas les plaisirs simples. Quand je rentrais en vacances à Saint-Antonin, je ne manquais pas de lui rendre de fréquentes visites, chez lui ou dans le jardin qu'il cultivait à Rodanèze. Son accueil ainsi que celui de son épouse était toujours chaleureux. Nous parlions à bâtons rompus de tout ce qu'il aimait : la nature, le Causse au milieu duquel il aimait à retrouver sa solitude, la littérature, la botanique, l'entomologie. Nous

parlions aussi de choses plus terre à terre comme la pêche, la chasse qu'il pratiquait également, nous parlions aussi de l'occitan qu'il n'avait jamais cessé d'aimer : il admirait des écrivains comme Jules Cubaynes, dont il m'avait fait faire la connaissance et qui nous avait reçus chez lui à Concots. Jules Cubaynes après l'avoir complimenté lors de la parution de «Solitudes d'Anglars», lui avait adressé, en 1957, une lettre élogieuse en occitan à l'occasion de la parution de «Mes bergeries».

...Ai retrobat amb tal plaser, dins vòstre libre, los agars e los auserals, los fraisses e las sanguinadas, los garrabièrs, las botigadas los aligrièrs, los «chuca-mèl» qu'apelam tant ben empr'aicí la «sàlvia-maire», la regola, lo trufèl, etc. etc.

M'an esmogut, e vos ne complimenti de tot còr, las pajas qu'avètz reservadas a nòstre grand e car Antonin Perbosc.

Es tot al ras de sos libres, los dos dels Auzèls e lo Got Occitan, que gardi vòstras «Solitudes» e vòstras «Bergeries».

.....

Un còp encara, tot mon mercés e mos compliments per aquel diptic que s'apèla las Solitudes d'Anglars e Mes Bergeries, un quicòm dont nòstre Causse carcinòl a de vos èstre reconeissent
A vos en tota amistat
Cubaynes
(photocopie du manuscrit en annexe)

Traduction :
(J'ai retrouvé avec un même plaisir, dans votre livre les érables et les érables de Montpellier, les frênes et les cornouillers, les églantiers, les nerpruns, les alisiers, les chèvre-feuilles, la ...? le trèfle etc. etc.

Les pages que vous avez réservées à notre grand et cher Antonin Perbosc m'ont ému et je vous en fais compliment de tout cœur .

C'est tout à côté de ses livres, les deux des Oiseaux et le Gòt occitan, que je garde vos « Solitudes » et vos « Bergeries ».

.....

Une fois encore tout mes remerciements et mes compliments pour ce diptyque qui s'apelle les Solitudes d'Anglars et Mes Bergeries, quelque chose dont notre Causse Carcinol doit vous être reconnaissant.
A vous en toute amitié
Cubaynes.)

Il était également en relation avec Pierre Gardes et surtout Antonin Perbosc qu'il admirait. Il avait enfin une certaine tendresse pour les frères Bessières et leurs «Cançons del Roergue» et il était bien rare qu'il ne trouve pas une occasion pour entonner une des chansons de ce recueil - maintenant introuvable - que nous reprenions en chœur, notamment «La terra» ou «La solenca».

La terra (extrait)

Dins la lenga de nòstre brèç	*Dans la langue de notre berceau*
Cantem la vièlha tèrra.	*Chantons la vieille terre*
-La tèrra compren a pus près	*-La terre comprend à peu près*
Lo parlar d'un còp èra-	*Le parler d'autrefois-*
Coma un aubre totjorn flouritt,	*Comme un arbre toujours fleuri*
Nòstre lengatge n'es sortit,	*Notre langage est sorti*
De la tèrra !	*De la terre !*

Sur ses vieux jours il avait trouvé un regain d'intérêt pour notre «lenga mairala». Et, à ce propos, voici ce qu'il m'écrivait le 10 mars 1971 :

Maintenant, que je te dise, en franciman où je suis quand même plus à l'aise, surtout quant à la graphie, qui reste incertaine encore, malgré les efforts qu'on fait depuis longtemps pour mettre un peu d'unité dans ce fouillis de dialectes et de prononciations, que je te dise combien j'ai été étonné de te voir manier, avec une déjà si grande sûreté, cette vieille langue, que je suis touché de te voir aimer. Encore une chose que nous avons en commun, mon cher Dédé, pas plus que toi je n'ai parlé «patois» dans mon enfance. Mon père, qui aimait tant et parlait si bien l'occitan craignait (comme tout le monde à cette époque) que l'usage du «patois» nuisît au bon usage du français. On est bien revenu, depuis, de cette erreur, ridicule et même néfaste… Or à mesure que j'avançais en âge ce vieux parler de mes «reires» - ou de mes «aujòls» - me devenait de plus en plus, et secrètement, et mystérieusement cher. C'était comme une résurgence, à travers le temps d'une génération, des goûts, des besoins, des joies d'une génération. C'était le pays, mon terroir, les choses de la terre,

les travaux et les jours de jadis, dont j'éprouvais la nostalgie, dont je retrouvais le besoin, dont je goûtais la simplicité, la force, la grandeur et la langue d'un peuple est bien en effet l'image de sa véritable nature et de son passé. En l'écoutant, en la parlant, c'est un peu comme si nous étions encore mêlés à tant d'êtres perdus, qui ont laissé un peu de leur vie dans les mots de cet antique idiome…

A la demande du maire de Saint-Antonin il tint de 1971 à 1978 une rubrique en occitan dans la «Gazette Municipal » et voici ce qu'il m'en disait en décembre 1971 : (manuscrit en annexe)

Ieu tanben, m'agrada sempre mai de legir (amai de còps d'escriure) nòstra lenga mairala. Benlèu ba sabes : lo nòstre mèra aicí, i es passat pel cap de far una «gazeta» que s'estampa a la comuna, e ont se parla de tot çò que se passa dins la nòstra vileta. Alera, me soi atrapat a i mençonar un pauc de çò que se disiá o se fasiá los autres còps. Ai arrengat los reprovèrbis (se disián : de prodòmias ancièn temps), los diches…, los contes o las colhonadas que s'entendián dire pertot, tanplan per las carrièras de las vilas que pel campèstre, o al canton per las velhadas.
(photocopie du manuscrit en annexe)

Traduction :
(Moi aussi, j'aime de plus en plus lire (et aussi parfois écrire) notre langue maternelle. Peut-être le sais-tu : notre maire ici, s'est mis en tête de faire une «gazette» qu'on imprime à la mairie, et où l'on parle de tout ce qui se passe dans notre petite ville. Alors j'ai entrepris d'y parler un peu de ce qu'on disait ou faisait autrefois. J'ai cité les proverbes (on disait autrefois : des prodòmias), les dictons…, les contes ou les bêtises que l'on entendait dire partout, aussi bien dans les rues des villes qu'à la campagne, ou au coin du feu pour les veillées.

Sous le titre «Per çò nòstre» (qu'avait choisi Pierre Bayrou pour sa rubrique dans la Gazette Municipale) j'ai réuni et traduit ces articles pour le compte de la Société des Amis du Vieux-Saint-Antonin.

En guise de conclusion je livre à votre réflexion un extrait de ce document où Pierre Bayrou défend chaleureusement «nòstra lenga mairala» :

I a un briu me triga de dire quicòm a los que me legísson : cossí soi content qu'agrade a tant de monde que se parle aicí, en patoès, de las causas de l'ancièn temps. «En patoès» : es pas atal que me caldriá dire. Amai sèm plan nècis, los que cresèm que nòstra vièlha lenga mairala es pas qu'un missant parladís de paisans. Plan mai inocents enquèra, quand avèm vergonja de la parlar, o que ne fasèm mesprètz. Tot lo monde sap ben ça que la, qu'aquel «patoès» que fa far la pòta a tant de bavards o de bestiasses, èra vertadièrament una lenga, amai una polida lenga que se parlava per tot lo Mièjgjorn, i a de gaire un milierat d'annadas (...) Vos es pas avís, a vos atanben, que legissètz aquò, que se los nòstres reires, pecaire, podián tornar sus la tèrra, elses qu'an tant trimat e tant patit sus aqueste airal, serián contents de nos trobar totjorn fidèls a lor sovenir, a las causas d'un còp èra, al vièlh parlar de lor terrador ?...

Traduction :

Il y a, depuis un certain temps une chose que j'ai très envie de dire à ceux qui me lisent : combien je suis heureux qu'il plaise à tant de gens qu'on parle ici, en patois, des choses de l'ancien temps. «En patois» : ce n'est pas ainsi que je devrais dire. Et même nous sommes bien niais, ceux qui croyons que notre vieille langue maternelle n'est qu'un méchant parler de paysans. Bien plus bêtes encore, quand nous avons honte de la parler, ou que nous la méprisons. Tout le monde sait bien, pourtant, que ce patois qui fait faire la moue à tant de prétentieux ou d'imbéciles, était véritablement une langue, et même une belle langue qu'on parlait partout dans le Midi, il y a environ un millier d'années (...) Ne pensez-vous pas, vous aussi qui lisez ceci, que si nos ancêtres, les pauvres, pouvaient revenir sur terre, eux qui ont tant trimé et souffert sur ce pays, seraient contents de nous trouver toujours fidèles à leur souvenir, aux choses d'autrefois, au vieux parler du terroir ?...

ANNEXES

Lettre de J.Cubaynes
(11 juin 1957)

Ai retrobat amb tal plaser, dins vòstre libre, los agars e los auserals, los fraisses e las sanguinhadas, los garrabiers, las botigadas, los aligriers, los "chuca-mèl" qu'apelàm tant-ben empraici la "salvia-maire", la regola, lo trufèl, etc. etc.

Mi an esmogut, e vos ne complimenti de tot còr, las patjas qu'avètz reservadas à nòstre grand e car Antonin Perbòsc.

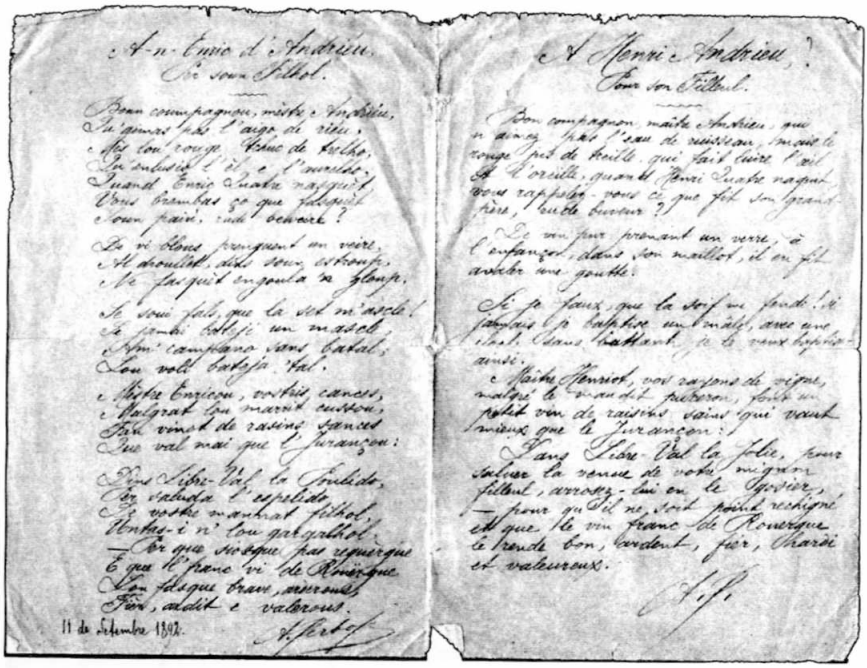
Es tot al ras de sos libres, los dos dels Auzèls e lo Gòt Occitan, que gardi vòstras "Solitudes" e vòstras "Bergeries".

Un còp encara, tot mon mercés e mos compliments per aquel diptic que s'apela las "Solitudes d'Anglars" e "Mes Bergeries", un quicòm dont nòstre Causse carcinòl a de vos èstre reconeissent.

A vos, en tota amistat

J. Cubaynes

Poème manuscrit d'Antonin Perbosc
(11 septembre 1892)



A-n-Enric d'Andrieu.
Per soun Filhol.

Bonn coumpagnou, mèstre Andrieu,
Qu'aimas pas l'aigo de rieu,
Mes lou rouge tchuc de trelho,
Qu'enlusis l'èl, e l'aurelho.
Quand Enric Quatre nasquèt,
Vous brembas ço que fasquèt
Soun pairi, rude beuvaire?

De vi blous prenguent un veire,
Al droullet, dins soun estroup,
Ne fasquèt engoula 'n gloup.

Se soui fals, que la set m'ascle!
Se jamai batejé un mascle,
Am' campano sans batal,
Lou voli bateja 'tal.

Mèstre Enricou, vostris cances,
Malgrat lou marrit cussou,
Fan vinot de rasins sances
Que val mai que l'Jurançon:

Dins Libre-Val la Poulido,
Per saluda l'espelido,
Se vostre mannat filhol,
Vontas-i n' lou gargalhol.
— Per que siosque pas reguerque
E que l'franc vi de Rouergue
Lou fasque brave, arserous,
Fier, ardit e valerous.

11 de Setembre 1892.

A. Perbosc

A Henri Andrieu,
Pour son Filleul.

Bon compagnon, maître Andrieu, qui n'aimez pas l'eau de ruisseau, mais le rouge pus de treille, qui fait luire l'œil et l'oreille, quand Henri Quatre naquit, vous rappelez-vous ce que fit son grand-père, rude buveur?

De vin pur prenant un verre, à l'enfançon, dans son maillot, il en fit avaler une goutte.

Si je faux, que la soif me fende! si jamais je baptise un mâle, avec une cloche sans battant, je le veux baptiser ainsi.

Maître Henriot, vos rayons de vigne, malgré le maudit puceron, font un petit vin de raisins sains qui vaut mieux que le Jurançon:

Dans Libre-Val la Jolie, pour saluer la venue de votre mignon filleul, arrosez-lui en le gosier, — pour qu'il ne soit point rechigné et que le vin franc de Rouergue le rende bon, ardent, fier, hardi et valeureux.

A. P.

Lettre de Pierre Bayrou
(30 décembre 1971)

Jéu tant ben, m'agrada sempre mai de legir (amai de cóps d'escriure) nostra lenga mairala - Belèu ba sabes : lo nostre mairó, aïci, y es passat pel cap de far una "gazeta" que s'estampa a la comuna, et ont se parla de tot çó que se passa dins la nostra vileta. Alera, me suy attrapat a y mensonar un pauc de se que se disia o se fasia los autres cóps - Ei arremozat los reprouverbis (se disiou : de prodómiós, ancièu temps), los ditches (o ditzes - sabi pas coussi aquel mót se diù marquar), los contes o las colhonadas que s'entendiù dire pertot, tant plan pel las carrièras de las vilas que pel campestre, o al {canton / cofin} pel las veilhadas -